De l'idée d'humanité comme puissance de la nature à la mise en représentation de l'Anthropocène dans les médias

Renaud Hétier, Nathanaël Wallenhorst

▶ **To cite this version:**

Renaud Hétier, Nathanaël Wallenhorst. De l'idée d'humanité comme puissance de la nature à la mise en représentation de l'Anthropocène dans les médias. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 2021, 21, 10.4000/rfsic.10116 . halshs-03106099

HAL Id: halshs-03106099
https://shs.hal.science/halshs-03106099

Submitted on 27 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

OpenEdition Journals

SEARCH Tout OpenEdition

Revue française des sciences de l'information et de la communication

21 | 2021
Environnement, nature et communication à l'ère de l'anthropocène
Dossier

De l'idée d'humanité comme puissance de la nature à la mise en représentation de l'Anthropocène dans les médias

Renaud Hétier et Nathanaël Wallenhorst

https://doi.org/10.4000/rfsic.10116

Résumés

Français English
Le vivant renvoie à la nature, en tant que celle-ci comprend l'ensemble des formes de vie. C'est cette dimension du vivant qui est aujourd'hui menacée en contexte d'Anthropocène. La fragilisation du vivant par les activités humaines tient pour une grande part à une certaine conception de la nature, marquée par le « prométhéisme ». Une autre vision, elle aussi historique, est cependant disponible, celle de l'orphisme, qui soutient l'admiration et le respect de la nature. Mais le concept d'Anthropocène a lui-même une histoire, qu'il est utile de rappeler. Cette histoire permet de suivre l'émergence progressive d'une nouvelle conscience de la nature (une biosphère limitée et fragile) et de notre rapport à celle-ci. Enfin, il s'agit d'appréhender comment les médias français traitent cette question, ce que nous chercherons à savoir en repérant les occurrences des termes « Anthropocène », « effondrements » et « collapsologie ».

The living refers to nature, as it includes all forms of life. It is this living dimension that is threatened nowadays in the context of the Anthropocene. The weakening of the living by human activities is largely due to a certain conception of nature, marked by «prometheism». However, another approach, also historical, is available, the orphism one, which supports admiration and respect for nature. But the concept of Anthropocene has itself a history, which is useful to recall. This history allows to follow the gradual emergence of a new awareness of nature (as a fragile and limited biosphere) and of our relationship to it. Finally, it is a question of understanding how the French media deal with this issue, which we will try to find out by identifying the occurrences of the terms «Anthropocene» and « collapses ».

Entrées d'index

Mots-clés : anthropocène, effondrements, collapsologie, nature, savoir
Keywords: The Anthropocene, collapses, nature, knowledge

Texte intégral

Introduction

1 Qu'est-ce qui est vivant ? Qu'est-ce que le vivant ? Ces questions nous renvoient notamment à la détermination de l'idée de « nature », idée on ne peut plus… culturelle. Le thème de la nature a émergé très tôt dans la culture occidentale, depuis l'Antiquité, comme l'a montré Pierre Hadot (2004). Mais dans d'autres cultures, la grande séparation entre l'humain et ses « autres » a été pensée autrement (Descola, 2005), jusqu'à attribuer un esprit, et une forme de vie à des entités comme une rivière ou une montagne. De plus, les progrès scientifiques, en éthologie et en biologie notamment, font apparaître que d'autres formes de vie, même rudimentaires, sont capables de communication (les arbres), de société, et même de transmission (et donc d'une certaine culture), et peuvent s'imposer contre notre puissance (comme les virus microscopiques et dépendants de leur hôte (Grandcolas, 2020). Les frontières sont ainsi fragilisées, et elles sont, de plus, interrogées à nouveaux frais en Anthropocène : le privilège de l'humain (son intelligence, sa capacité d'abstraction, son accumulation culturelle, son développement technologique) justifie-t-il la réification et l'instrumentalisation de l'ensemble du vivant ? Nous verrons pour finir comment la mutation de l'Anthropocène et la menace d'effondrements (de la vie, notamment) sont mis en représentation dans différents médias français.

Les frontières culturelles de la nature, entre prométhéisme et orphisme

2 D'un certain point de vue, on pourrait dire que l'histoire de la nature en Occident est toute entière racontée par le prométhéisme, qui connaît en quelque sorte son acmé avec l'Anthropocène. Dès l'Antiquité se manifeste en effet une ambition de savoir et de maîtriser certains processus naturels, et on connaît l'injonction biblique de domination et de soumission. Or, cette histoire est loin d'être monolithique. Des influences culturelles se croisent (l'héritage des Anciens et celui du christianisme), des époques se succèdent (avec notamment les grandes ruptures techniques et scientifiques de la Renaissance puis de l'ère industrielle), des diversités demeurent (la majorité de la population n'est pas dans un rapport scientifique avec la nature, notamment pendant la longue période de l'agriculture massive). L'identification de cette hétérogénéité est importante dans la mesure où elle informe, y compris inconsciemment, les positions qui peuvent se manifester aujourd'hui, et notamment prométhéisme ou orphisme. Le prométhéisme, régulièrement associé à l'Anthropocène, caractérise une attitude de conquête et de maîtrise de la nature, dont on lève les secrets. L'orphisme, à l'inverse, consiste en une « observation respectueuse et admirative de la nature » (Hadot, 2004, 163). Nous ferons l'hypothèse que ces deux perspectives en tension permettent de situer les positions et les discours sur la nature.

3 L'intervention sur la nature, sa « domination », son exploitation, sa transformation, tout cela ne va pas de soi pendant longtemps, sans doute du fait d'un orphisme qui ne dit pas son nom, et qui résonne notamment avec le christianisme, dans l'idée d'une nature sacrée en tant qu'elle est elle aussi une création de Dieu. Il faudra attendre

longtemps, en Occident (alors que la Chine est en avance (Goody, 2010)), pour que le « couvercle » du sacré soit soulevé. Cette levée de la contrainte va s'étaler sur plusieurs siècles et se faire en quelque sorte par étapes : intérêt nouveau pour les techniques à partir du XIIIe siècle et s'épanouissant au XVIIe siècle avec Francis Bacon, révolution scientifique dès le début du XVIIe siècle (Descartes, Galilée, etc.), et révolution industrielle au XIXe siècle. C'est évidemment Descartes qui donne sa formulation à ce nouveau prométhéisme, en partie libéré de frein religieux, dans l'idée de faire l'homme comme « maître et possesseur de la nature ». Les conditions de cette libération du savoir et de la technique, nombreuses et complexes, sont impossibles à récapituler ici. On en retiendra seulement les coordonnées techniques et communicationnelles (à partir du XVe siècle) : l'invention de l'imprimerie et maîtrise de la fabrication du papier, circulation des imprimés et ouverture d'écoles (Postman, 1996).

4 Un mouvement historique irrépressible va alors séparer, en Occident, l'humain de la nature. On peut d'abord parler d'abstraction, à travers la construction d'un certain rapport – scolaire – au savoir, qui fait des phénomènes naturels des objets de connaissance intellectuelle (et non plus d'expérience sensible, d'émerveillement ou de rêverie). De façon pour ainsi dire plus « physique », c'est ensuite l'industrialisation et l'urbanisation qui privent l'humain du contact avec les différentes formes du vivant, avec les manifestations concrètes de la nature. C'est enfin avec le développement de certaines médiations culturelles (et notamment celles de l'image (Debray, 1992, Belting, 2004) que s'achève une certaine distance d'avec la nature. Les images circulent avec une intensité sans précédent, jusqu'à prendre la place de bien des expériences directes, corporelles, tactiles. L'advenue de l'image virtuelle boucle ce mouvement, puisqu'elle fait l'économie du monde physique (Quéau, 1993, Vial, 2015, Tisseron, 2008, 2012). En même temps que la pulsion scopique devient dominante et que le virtuel gagne du terrain, les équilibres de la nature, la vie même sont dégradés. Tout un monde visuel se met à *faire écran* à une réalité qu'on rechigne sans doute à « voir » (et qu'on ne sent pas encore tout à fait) : celle de l'Anthropocène.

Quand de nouvelles idées brouillent les frontières : l'idée d'humanité comme force géologique

5 Il est important de relever ici que la question de l'impact de l'activité humaine sur l'ensemble de la biosphère est largement antérieure à la proposition conceptuelle de l'Anthropocène.[1] La conscience de l'impact de l'activité humaine sur le climat ou la Terre dans son ensemble a une longue histoire et cette idée a été développée par plusieurs scientifiques depuis deux siècles. Dans le concept même d'Holocène (la précédente époque géologique), nous retrouvons une trace de l'idée d'impact global de l'humanité. À l'origine, ce concept intègre l'idée de la présence de l'homme sur la Terre. En effet, si ce terme, qui signifie étymologiquement « entièrement récent », est popularisé par le géologue français Paul Gervais, il est une reprise et un développement du terme d'« Époque récente » proposé par le géologue écossais Charles Lyell (1833) qui constate la concomitance de la fin de la période glaciaire et du développement des civilisations humaines. (Lewis et Maslin, 2015, 172). Après la datation de l'entrée dans la période géologique du Quaternaire avec l'apparition d'*Homo habilis*, il s'agit, avec le concept d'Holocène, de la deuxième fois que le genre humain participe d'une datation géologique. L'Anthropocène sera la troisième occurrence de l'humanité dans une datation géologique.

6 En 1778, le naturaliste français, comte Georges-Louis Leclerc de Buffon publie dans *Des époques de la nature*, que « la force entière de la Terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme ». Cela rend l'humanité notamment capable de modifier le climat par une action sur son environnement : elle pourra « modifier les

influences du climat qu'elle habite et en fixer pour ainsi dire la température au point qui lui convient » (Buffon, 1778, 237).[2] Ensuite, entre 1830 et 1833, le géologue britannique Charles Lyell définit l'époque contemporaine dans les *Principes de Géologie* (*Principles of Geology*) comme « l'époque humaine » (52) ; 20 ans plus tard le géologue et philosophe anglais William Whewell écrit que « l'époque humaine de l'histoire de la Terre est différente de toutes les époques précédentes » (1853, 88). En 1854, le géologue et théologien gallois Thomas Jenkyn apparaît comme la première personne à identifier une étape géologique de la Terre marquée par l'humanité (1854) qu'il définit comme « l'époque des hommes » (the human epoch). Deux années plus tard, l'intellectuel anglais William Adams décrit son époque géologique à partir de l'intuition des traces de l'activité humaine dans les sédiments : « L'époque moderne ou humaine est illustrée par les dépôts alluvionnaires, qui sont les effets de causes atmosphériques et d'autres causes locales plus puissantes : celles-ci continuent à fonctionner, incorporant des restes de l'homme et de la matière inorganique. » (1856, 247) Une petite dizaine d'années après, le révérend irlandais Samuel Haughton publie en 1865 un *Manuel de géologie* au sein duquel il définit l'Anthropozoïc comme « l'époque dans laquelle nous vivons » (138). Federau (2016, 64) relève dans l'édition de 1880 de son manuel une des conséquences que tire le révérend de cette puissance géologique : « l'homme doit être à la "tête du système de la vie", en raison de sa nature spirituelle et de son pouvoir à progresser indéfiniment [578-579] ». Le géologue américain James Dwight Dana publie également un *Manuel de géologie* en 1863 au sein duquel il parle de « l'âge de l'esprit et l'ère de l'homme » (130). Puis le géologue et prêtre italien Antonio Stoppani décrit également sa période contemporaine de la même façon (1873) en utilisant l'expression « ère anthropozoïque » (1873, vol. 2, 732). Ensuite le géologue russe Aleksei Pavlov (1854-1929) dans les dernières années de sa vie (à la fin des années vingt), utilise l'expression « Anthropocène » ou « ère anthropozoïque » pour parler de son époque, comme le relèvent Vernadsky ou Shantser (1973, 140).

7 Dans la seconde édition de *L'homme et la nature* (*Man and Nature*) en 1874 (10 ans après la première édition) que le diplomate et écologiste américain Georges Perkins Marsh intitule *La Terre modifiée par l'action des hommes* (*The earth as modified by human action*), Marsh s'appuie sur les travaux de Stoppani et son idée d'ère anthropozoïque et « conclut à l'incompatibilité intrinsèque entre les sociétés industrielles et l'équilibre de la nature » (Federau, 2016, 61). En effet, pour lui « La Terre devient rapidement une maison inhabitable pour son habitant le plus noble » (Marsh, 1874, 44). L'ouvrage de Marsh a eu un impact conséquent : alors que Lyell estimait en 1833 que les êtres humains étaient capables de transformer la géographie mais en étant un agent géologique mineur, après avoir lu le livre de Marsh 30 ans plus tard, il change d'avis et modifie ses affirmations (Federau, 2016, 60-62). Dans *La pensée écologique – Une anthologie*, nous pouvons lire également, qu'en 1915, le géologue allemand Ernst Fischer appréhende « l'homme comme facteur géologique » (Bourg et Fragnière, 2014, 137). ayant une capacité de modification du climat. Le géologue britannique Robert Lionel Sherlock développe cette même idée de l'humanité comme force géologique en 1922 dans son ouvrage *L'homme comme agent géologique* (*Man as a geological agent*). L'ensemble de ces précurseurs ont eu cette analyse de l'impact de l'humanité sur le système Terre un à deux siècles avant sa théorisation à partir des années 2000.[3]

8 Ensuite, au début du XXe siècle, le géochimiste et naturaliste ukrainien Vladimir Vernadsky développe la notion de biosphère, à la suite du géologue autrichien Eduard Suess qui invente le mot et pour qui il signifie simplement l'espace qui abrite la vie sur Terre. Vernadsky complexifie ensuite cette notion. Il propose en effet l'idée d'une relation entre la biosphère et l'intelligence humaine à travers le concept de noosphère (du grec « esprit ») qui insiste sur la puissance de l'esprit humain. Pour Vernadsky (1945), celui-ci a une capacité d'action sur son avenir par l'altération de son environnement. Vernadsky n'a pas d'interprétation religieuse et spirituelle de la puissance géologique de l'humanité mais il a une grande confiance dans la science permettant aux êtres humains une bonne prise en charge de la planète (Federau, 2016,

p. 71). Il croit profondément dans le progrès – tout en étant conscient de la capacité de l'humanité de se détruire elle-même. Cette idée de noosphère peut être identifiée comme l'ancêtre de la notion d'Anthropocène (Steffen *et al.*,2011). Avec le développement de la notion de biosphère (puis de celle de noosphère), étudiée dans une perspective biogéochimique et intégrant une dimension holistique, Vernadsky permet un apport fondateur à l'émergence des sciences du système Terre au sein desquelles apparaîtra la notion d'Anthropocène en 2000.

9 Le développement de l'idée de l'humanité comme force géologique a ensuite été interrompue par les deux guerres mondiales et refait son apparition lors d'un colloque à l'Université de Princeton en 1955[4] qui est publiée par le géographe américain William M. Thomas (1956) sous le titre *Le rôle de l'homme dans le changement de la face de la Terre* (*Man's role in changing the face of the earth*) (Steffen *et al.*, 2011, p. 844 ; Robin, *et al.*, 2014). Enfin, plus récemment, comme l'identifient Steffen *et al.* (2011), un terme proche a été utilisé en 1992 par le journaliste scientifique américain Andrew C. Revkin, « *Anthrocene* »[5] : « Il est possible que dans le futur les scientifiques de la Terre nommeront cette nouvelle période post-Holocène par son élément causal – à savoir nous. Nous sommes en train d'entrer dans un âge qui peut être parfois catégorisé d'Anthrocène. Après tout il s'agit d'un âge géologique dont nous sommes responsables » (1992, p. 55).[6]

10 La notion d'Anthropocène rencontre dans la période contemporaine un succès lié à son pouvoir totalisant dans l'appréhension des principales caractéristiques de la période actuelle. L'Anthropocène est une notion qui a bien su capter « l'ère du temps »[7] car elle est autant investie par les penseurs sensibles à l'écologie, de plus en plus présents, mais aussi par un courant de pensée en partie oppositionnel, avec les théories et recherches transhumanistes. Son succès tient également à la façon dont il vient reconfigurer le dualisme nature / culture ou nature / société, central dans l'émergence de la pensée occidentale. L'Anthropocène amène également un ensemble de questions politiques, économiques et sociales (matérialisant sa composante totalisante générant un succès médiatique) relatives à l'organisation du partage de l'existence humaine au sein de l'étendue terrestre dans les décennies, centaines et milliers d'années à venir.

11 De par son assise au sein des Sciences du système Terre, la notion d'Anthropocène comporte un indéniable point fort. Aujourd'hui les études géoscientifiques démontrant l'altération de nature anthropique du système Terre sont innombrables (Wallenhorst, 2019, 2020). Si cette notion fait encore débat (et fort heureusement car nous sommes ici dans le registre scientifique), il n'est aucun chercheur reconnu par ses pairs qui ne remette en cause l'impact des activités humaines sur le système Terre et la trajectoire particulièrement inquiétante actuellement prise par le réchauffement climatique et les effondrements des écosystèmes. Les débats géoscientifiques portent notamment sur la datation de l'entrée dans l'Anthropocène et l'identification des scenarii prospectifs.

Le traitement médiatique de l'Anthropocène

12 Les deux premières parties mettent en évidence la façon dont « quelque chose » de profond est en train d'advenir dans la relation entre ce qui est naturel et culturel, ayant directement pour incidence la façon dont nous allons, comme humains, continuer à vivre au sein d'une étendue terrestre partagée avec ces « autres terriens », non humains. Nous n'avons pas abordé en tant que tels les éléments géoscientifiques probants débattus dans les plus grandes revues scientifiques mondiales à comité de lecture (au rang desquels bien sûr les prestigieuses *Nature* et *Science*) mettant en exergue la façon dont la pérennité de l'aventure humaine est compromise – car c'est bien de cela dont il s'agit comme nous avons eu l'occasion de le travailler par ailleurs (Hétier, 2021 ; Wallenhorst, 2019, 2020). Il va sans dire que ces savoirs viennent altérer en profondeur le chercheur qui les travaille et n'est pas sans incidence sur un éventuel engagement de

sa part – en l'occurrence, chez les auteurs de cet article, en faveur de l'aventure de la vie de laquelle les humains procèdent !

13 L'Anthropocène charrie avec lui nombre de questions. Parmi celles-ci, figure bien évidemment son traitement médiatique dont la fonction est d'informer largement les citoyens, de façon qualitative. De fait, nous avons ici affaire au véritable « nœud » d'un problème abyssal. Si la question environnementale est médiatiquement traitée depuis quelques décennies, force est de constater que l'information proprement scientifique quant à l'ampleur de l'altération de nature anthropique du système Terre n'est entrée sur la scène médiatique que depuis quelques années. Il s'agit là en effet d'une condition nécessaire à l'accompagnement de politiques environnementales radicales (à distinguer de tout extrémisme), à la hauteur des enjeux contemporains.

14 Les deux premières parties soulignent la façon dont la porosité de la frontière entre « nature » et « culture » ne date pas d'hier. Dans le cadre de cette contribution nous avons fait le choix de travailler sur les quelques années écoulées caractérisées par l'entrée médiatique de l'Anthropocène, qui ne date que de ces dernières années – et ses dérivés récents aux contenus, eux aussi, politico-sociaux et idéologiques, d'effondrement et de collapsologie (mais dont l'assise scientifique est moins fondée que pour le concept d'Anthropocène). Une archéologie de l'apparition médiatique du brouillage des frontières entre nature et culture (antérieure à la création terminologique « Anthropocène ») pourrait, par ailleurs, être intéressante à effectuer (en identifiant alors les catégories relevant du champ de l'Anthropocène antérieurement à sa formalisation). Dans le cadre de cette contribution, il nous a semblé prioritaire de nous focaliser sur l'entrée médiatique de l'Anthropocène car elle renvoie à ce contenu fondamental auquel les citoyens doivent désormais avoir accès : la façon dont l'altération du système Terre par certains types d'activités humaines fait courir à l'aventure humaine le risque d'avoir à survivre dans un environnement devenu hostile (pour lequel plus aucun retour en arrière ne sera possible compte tenu du franchissement de seuils systémiques).

15 À partir du cadre historique et philosophique qui vient d'être dressé sur les frontières culturelles de la nature et la façon dont elles ont progressivement été brouillées par l'idée d'humanité comme force géologique qui s'est ensuite cristallisée dans la notion d'Anthropocène, nous avons conduit une recherche empirique. Celle-ci a porté sur un corpus limité d'organes médiatiques de grande audience ou spécialisé dans les enjeux écologiques. Le choix a été fait de tenir compte de la diversité des médias : presse écrite nationale, radio, télévision, internet, de manière à balayer le champ médiatique aussi largement que possible. La recherche ayant été faite principalement à partir des sites de ces organes, elle a naturellement remonté aux premières manifestations d'occurrence des mots-clés « Anthropocène », « collapsologie » et « effondrement(s) », c'est-à-dire en 2016, mais avec une bien plus forte concentration en 2019 et en 2020, donc tout récemment. De fait, nous pouvons dire que le terme « Anthropocène » a été créé par Crutzen et Stroemer en 2000, puis publié par Crutzen de façon relativement informelle en 2000 puis dans la revue *Nature* en 2002 et développé ensuite par un ensemble de ses collègues chercheurs en sciences du système Terre.[8] En 2008 il commence son arrivée officielle parmi les Géologues avec la création de l'*Anthropocene Working Group*, groupe officiel pour travailler à la recherche d'une datation de l'entrée dans cette nouvelle époque géologique. Quelques années après, début 2010, cette terminologie fait son entrée dans les sciences humaines et sociales qui en proposent nombre de critiques intéressantes. Peu de temps après nous commençons à identifier quelques entrées médiatiques de l'Anthropocène pour s'accélérer ensuite à partir des années 2015. Concomitamment à l'émergence de la figure de Greta Thunberg en 2018 nous trouvons la terminologie Anthropocène de plus en plus fréquemment dans les médias.[9]

16 L'analyse pratiquée dans la suite de cette contribution est d'abord d'ordre sémantique et met en relation les concepts évoqués ainsi que d'autres, et vise à observer quelle « résonance » est donnée à ces concepts (par exemple, l'Anthropocène est-il un « événement » ou une « catastrophe » ?). L'analyse est ensuite idéologique et politique :

outre le souci d'informer, quelle est l'intention des journalistes : alerter ? faire peur ? mobiliser ? etc.

17 Les médias suivants ont été investigués : *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Obs*, *Le Point* pour la presse écrite, *France-Inter, France-Culture, RTL* pour la radio, *France 2, TF1, Arte* pour la télévision, *Youtube* pour internet (chaîne), *Médiapart* et *Huffington post* pour les médias internet généralistes, *Lapenseeecologique.com* et *Terrestres* pour les médias internet spécialisés). Anthropocène, collapsologie et effondrements, ces termes sont bien présents dans les médias, quoique de façon inégale. Le terme d'Anthropocène est mieux repéré que celui d'effondrement (terme de sens commun qui recouvre d'autres événements comme les effondrements de ponts ou d'immeubles). Celui de collapsologie, plus spécifique, n'est pas absent, et il est souvent en lien avec un auteur phare (créateur du terme) : Pablo Servigne (ingénieur agronome et docteur en sciences). Les médias de la télévision les plus populaires (France 2 et TF1) proposent très peu d'entrées, sauf, de façon marginale, sur la collapsologie. Dans le développement qui suit, nous procéderons à une analyse en trois points :

- Le *réseau sémantique* : quels sont les termes qui circulent autour de la notion d'Anthropocène, qui sont associés à celle-ci (et que signifie le choix des mots) ;
- la *mobilisation* : où quand les médias peuvent entrer, au nom de l'urgence et/ou de l'importance présumée indiscutable de l'enjeu, se positionnent dans une forme d'appel citoyen ;
- *La critique et le doute* : quand les médias relaient des contre-courants, comme le climatoscepticisme, ou la critique des concepts d'Anthropocène ou d'effondrement

Le réseau sémantique

18 Les trois termes que nous avons cherchés sont donc inégalement présents. Celui d'Anthropocène émerge ces dernières années dans les médias, avec d'abord un doute sur sa pertinence : *Le Monde* ouvre ainsi (12/09/2016) une discussion pour arbitrer entre un sujet « médiatique » ou « sociétal ». Il apparaît aussi comme thème à part entière dans *Le Figaro* (29/08/2016). Mais c'est de façon plus récente que le terme s'impose. *L'Obs* organise des débats sur lesquels nous reviendrons, notamment en 2020. *Le Point* fait le lien avec l'événementiel des COP de ces dernières années. La télévision fait exception, avec peu d'émissions, si ce n'est sur Arte, avec un documentaire, *L'homme a mangé la Terre*, inspiré de l'ouvrage *L'événement Anthropocène*, de Bonneuil et Fressoz (respectivement historien de l'environnement au CNRS et historien des sciences et des techniques). Des radios se distinguent avec une émission de France Inter, *La tête au carré*, devenue *La Terre au carré* à partir de septembre 2019, ouverte aux enjeux environnementaux et posant notamment la question : *Que nous apprend l'Anthropocène ?* (06/09/19). France culture est très active, avec de nombreuses émissions sur le sujet. Le terme de collapsologie, fondé par Pablo Servigne et Raphaël Stevens (Expert en résilience des systèmes socioécologiques) en 2015, connaît un franc succès. France 2 lui consacre un *Complément d'enquête* (sur la « fin du monde », 20/03/20). Sur TF1, Yann Barthès, dans le *Quotidien* (03/10/19), invite Yves Cochet (mathématicien et homme politique). France-Inter et France-Culture sont très actives, avec la présence de Pablo Servigne (04/05/20) et Cyril Dion (réalisateur et militant écologiste) (29/05/20) sur la première antenne et un certain nombre d'émissions sur la seconde. On retrouve des articles sur le sujet dans *Le Monde*, notamment en lien avec le confinement. Il est aussi présent dans *Le Figaro* (par exemple le 08/06/20), *L'Obs* (toujours en 2020) et *Le Point* (21/10/19). C'est un terme moins présent que les autres dans *Lapenseeecologique.com* et dans *Terrestres*. Le terme d'effondrement, enfin, est absent à la télévision (du moins dans son occurrence écologique), à l'exception d'un court reportage sur le photographe Philippe Chancel, qui traque les traces d'effondrement, sur Arte. À la radio, France-Culture se distingue à

nouveau par l'ampleur de son offre. La presse écrite est plutôt active, avec un article sur « l'effondrement global » dans *Le Monde* (16/08/19). On trouve des billets de blogs sur le sujet dans *Médiapart*, et un titre suggestif dans le *Huffington* post : « Comment ne pas s'effondrement face à l'effondrement » (11/11/19). Ce n'est pas un concept de premier plan dans les sites spécialisés (*Lapenseeecologique.com* et *Terrestres*).

19 Les associations sémantiques sont intéressantes en ce qu'elles nous informent de l'orientation donnée à ces trois termes. Concernant l'Anthropocène, il est, comme on l'a vu, décrit comme un « événement » sur Arte, ce qui est une certaine manière de le situer dans une histoire courte. Il est mis en lien avec le phénomène de la mondialisation dans *Le Figaro* (30/03/20), ou interprété comme une « tragédie de la croissance » dans *Terrestres* (26/06/20). C'est dans *L'Obs* qu'on trouve le plus d'articulations : avec le Capitalocène, à l'occasion d'un entretien avec Donna Haraway (21/06/20), avec la notion d'écocide (27/06/20), avec la solstalgie (angoisse de l'effondrement), terme fondé par Glenn Abrecht (15/03/20), avec les humanités écologiques (il existe d'ailleurs un guide du même nom) (24/05/19). Le terme de collapsologie renvoie bien évidemment plus spécifiquement à la notion d'effondrement. L'idée de « fin du monde » est évoquée plutôt rarement (France 2, *Complément d'enquête*, 20/03/20). Des contrepoints sont apportés par *Terrestres* avec un article sur la « convivialité » (10/03/20) et par *L'Obs* avec l'idée de résilience, par Jérémy Rifkin (1/02/20), et par *Le Point* (21/10/19) (Jared Diamond, scientifique spécialiste des effondrements) sur la résilience des Nations (21/10/19). La notion d'« éco-anxiété », plutôt rare elle aussi, est traitée par *Le Figaro* (23/07/19). Et on retrouve l'évocation de la mondialisation dans un article de *L'Obs* (29/03/20). Le terme d'effondrement, enfin, est associé à « L'obsolescence de l'homme » de Gunther Anders, philosophe allemand, sur France-Inter (28/04/20). Le terme connaît une recrudescence avec la crise de la covid-19, interprétée comme le signe avant-coureur des effondrements à venir (par exemple dans *Le Figaro*, 17/04/20). Sur Youtube, on trouve de nombreuses vidéos sur chacun de ces sujets, avec une prédominance de conférences de spécialistes, scientifiques (géologues, notamment) ou philosophes (comme Dominique Bourg).

La critique et le doute

20 Il est frappant de constater le peu de présence de contre-argument. On peut distinguer en la matière une opposition complète, celle du climatoscepticisme, et des discussions plus localisées, qui portent, d'une part, sur des questions de datations des phénomènes et de désignation de la responsabilité, et d'autre part, sur le choix des termes eux-mêmes. Sur la question des datations de l'Anthropocène, on s'en remettra plus volontiers à la littérature scientifique, vue l'ampleur de la question, et notamment à la synthèse opérée sur cette question par Nathanaël Wallenhorst, chercheur en sciences de l'éducation, dans *La vérité sur l'Anthropocène* (2020). Une surprenante manifestation de déni des effets de l'Anthropocène apparaît sur RTL avec les propos du médecin devenu célèbre lors de la crise de la covid-19, Didier Raoult, exprimant explicitement son climatoscepticisme, sur la base des photos satellites des calottes glaciaires qu'il dit regarder sans voir d'évolution (27/05/20). Étonnamment, nous trouvons peu (sous réserve de nouvelles recherches) d'articles ou d'émission thématisant le climatoscepticisme érigé comme politique (par les Trump, Bolsonaro, Poutine et autres).[10]

21 Concernant l'Anthropocène, la discussion, sans être poussée comme dans les articles scientifiques évoqués dans l'ouvrage qu'on vient de citer, est quand même présente. C'est surtout avec Donna Haraway, philosophe américaine, interrogée dans *L'Obs* que cette discussion se développe (21/06/20). En effet, la notion d'Anthropocène peut poser un double problème. En évoquant l'humanité en tant que telle, il ne permet pas de datation précise, alors que les marqueurs de transformation problématiques de la biosphère sont plutôt récents. Mais il ne permet pas non plus de distinguer les régions du monde, alors que le mode de vie américain (et d'une manière générale, occidental)

est le seul à poser vraiment problème, pendant que bien des régions du monde vivent plutôt sobrement. C'est ce qui conduit Haraway à pointer plutôt un Capitalocène, en tant que système économique basé sur l'exploitation illimitée des ressources, et ceci depuis cinq siècles. À noter : le système capitaliste est d'emblée un phénomène de mondialisation, qui est affecté en tant quel tel par la pandémie de covid-19 (*L'Obs*, 23/03/20). On trouve par ailleurs des termes qui n'ont pas fait florès, comme « parasitocène » et « spoliatorocène » dans un article assez ancien de Médiapart (01/11/13).

22 À propos de collapsologie, on trouve une critique de cette notion même par Jean-Pierre Dupuy, spécialiste de la catastrophe, dans *La Terre au carré* sur France-Inter (31/01/20). On trouve aussi une critique de la position alarmiste d'Aurélien Barrau (astrophysicien) et de son ouvrage *Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité*. De façon étonnante, le chercheur Jérémy Rifkin, économiste américain, critique la collapsologie au nom de la « résilience des Nations » (*Le Point*, 21/10/19). François Gemmene, géopolitologue, membre du GIEC lance un appel dans *Le Huffington Post*, considérant (en lien avec la crise de covid-19) que le risque est celui d'un nationalisme, avec la fermeture des frontières (30/04/20). La critique la plus profonde est sans doute celle de Denis Dupré, universitaire en finance, dans *Le Huffington Post* (23/07/2019), qui pointe le fait que les enjeux actuels relèvent, vue leur ampleur, d'une lutte politique, à laquelle ne préparerait pas la posture collapsologique. Il pointe notamment la question vive des inégalités sociales, et de responsabilités qui ne sont pas partagées : « Il est en effet urgent de contrer ceux qui détruisent. Ceux qui accaparent les terres. Ceux qui accaparent l'eau. Ceux qui accaparent tout ce qui avec l'effondrement devient de plus en plus rare. Y compris dans ce qui est vital ». Jean-Baptiste Fressoz est lui aussi très critique : « C'est une angoisse de classes supérieures des pays riches » (*L'Obs*, 20/09/19).

23 En ce qui concerne les effondrements, enfin, nous n'avons pas trouvé de véritable contrepoint. L'effondrement de la vie (la sixième extinction de masse) n'est pas contesté, et la perspective d'effondrements sociétaux ne l'est pas vraiment non plus, si ce n'est, nous l'avons vu, par Jérémy Rifkin. La crise de covid-19 a provoqué une réflexion sur la crise qu'elle a entraînée comme n'étant pas susceptible d'être entièrement résorbée, mais marquant plutôt une inflexion durable, voire irréversible dans la mondialisation (comme dans l'exemple de la crise de l'aviation ou des exportations massives). *Le Monde* (12/09/2016) interroge dans un article le fait d'un effondrement « global » (économique et sociétal en même temps qu'écologique) (16/08/19). Un numéro spécial de *L'Obs* (28/11/19) traite de différents aspects de ce thème, en organisant le débat, portant plus sur les conséquences (socialement inégales) que sur le phénomène lui-même.

La mobilisation

24 On l'a dit, le sujet de l'Anthropocène est à la fois si dramatique et si urgent qu'il ne relève sans doute pas d'un traitement médiatique ordinaire. Deux perspectives sont ouvertes pas les médias : donner la parole à des spécialistes et à des intellectuels (et il s'agit de voir lesquels ils choisissent, car ce choix est déjà une orientation), prendre directement la parole, avec des articles de journalistes, qui peuvent prendre la forme de tribunes. Là encore, il faudra voir de quel côté penche la balance. D'une façon assez massive, les médias que nous avons étudiés sont engagés dans la mobilisation. La simple neutralité journalistique ou scientifique est souvent débordée. Il faut dire que la question est tout à fait particulière, car une grande partie du phénomène dont il est question est encore à venir. Il s'agit donc de se positionner de façon assez spéculative, même si des calculs scientifiques permettent une appréhension des événements à venir. Et la perspective de la disparition de l'humanité, aux alentours de 2100, du fait de pics de chaleur qui ne seront pas supportables, ne peut manquer de générer des émotions

sans précédents chez les journalistes eux-mêmes, et peut-être quelque chose comme un engagement citoyen, au-delà de tout partisanisme et de toute idéologie.

25 Significativement, la parole est donnée de façon privilégiée aussi bien à des scientifiques qu'à des intellectuels engagés précisément dans l'idée de mobiliser la population. Un des points phares de la discussion porte sur la pertinence des actions préconisées, selon qu'elles sont individuelles (la fameuse « part du colibri » : le tri des ordures ménagères, la réduction de ses transports automobiles, l'isolation de sa maison, etc.) ou structurelles (réforme de l'agriculture industrielle, du commerce mondialisé, de l'exploitation des ressources fossiles, etc.). Mais, assez récemment, apparaît aussi une autre face du problème : celle de la lutte politique et de la violence des oppositions, comme dans l'opposition entre chasseurs et défenseurs de la nature (*Le Monde*, 6/06/20). De façon plus globale, c'est la mise en rapport de l'économie capitaliste et de la destruction de la nature qui est le plus souvent mise en avant. Dans *Terrestres*, par exemple, est évoquée la « tragédie de la croissance » (26/06/20).

26 On voit émerger des figures phares, en France, concernant les thématiques évoquées. Celle de Pablo Servigne s'impose en ce qui concerne le thème de l'effondrement, vérifiant l'hypothèse que les médias apprécient d'avoir « un » représentant bien identifié pour chaque question. Sur la question de l'Anthropocène, les choix sont plus dispersés, avec cependant une présence fréquente de Dominique Bourg, auteur de plusieurs ouvrages récents et d'un dictionnaire sur les questions écologiques en cette période critique. Yves Cochet est lui aussi assez bien médiatisé. Il est à noter que les médias suivent volontiers l'actualité éditoriale, et que publier souvent est aussi un gage de présence médiatique. Il est à noter qu'il n'y a pas de grande figure proprement scientifique nationale qui s'impose, même si Rifkin ou Diamond sont évoqués. Barrau, par exemple, n'est pas un environnementaliste (ou un géologue), et on pourrait dire qu'il s'exprime plus en citoyen éclairé qu'en spécialiste (posture qu'il ne cesse de revendiquer).[11] L'accès à des données proprement scientifiques est plutôt réduit, y compris dans l'édition de livres, avec l'exception que représente, en langue française, *La vérité sur l'Anthropocène* de Nathanaël Wallenhorst.

27 Quel est, enfin, le positionnement des journalistes eux-mêmes ? On peut d'emblée noter que la place donnée aux thématiques de l'Anthropocène ou de l'effondrement témoigne en elle-même d'une responsabilité prise, et d'une forme d'engagement. Ce n'est plus tout à fait des thématiques comme les autres. C'est notamment le cas de l'émission *La Terre au carré*, sur France-Inter, ou, dans une moindre mesure, *La suite dans les Idées* et *LSD* sur France-Culture. Le choix de numéros spéciaux, dans la presse écrite, va dans le même sens, avec un choix éditorial fort, comme dans le numéro de *L'Obs* déjà évoqué, ou encore le hors-série du *Point* consacré à « l'homme et la nature » (juin 2020), alors que le même journal joue la provocation dans son édition du 2 juillet 2020 en titrant « Les clowns de l'écologie (avec une photo de Nicolas Hulot)… et les vrais spécialistes », ou enfin une série de 7 articles proposés par *Le Monde* lors de l'été 2019. Dans la presse papier, et plus encore à la télévision, ces thématiques ne font pas l'objet d'un traitement régulier, et les journalistes continuent de jouer la carte d'une certaine « neutralité », en essayant de relayer les informations scientifiques, sans prendre le parti (citoyen) d'un appel à la mobilisation. Il s'agit plutôt d'organiser le débat politique, comme *Le Monde* qui questionne : « Aujourd'hui, la question environnementale irrigue les champs des sciences humaines et sociales. Mais comment produire une pensée politique de la catastrophe en cours ? » (3/01/19)

Conclusion

28 Depuis quelques années nous constatons un réel traitement médiatique de l'Anthropocène. Cela s'est intensifié avec l'émergence de la jeune suédoise Greta Thunberg comme porte-parole des scientifiques (elle ne cesse de recommander la lecture des articles scientifiques) et des générations à venir. En revanche, nous ne pouvons que constater combien les articles ou émissions d'information sur les données

géoscientifiques contemporaines sont rares. Si nous entendons régulièrement des formulations du type « la situation est grave », « nous n'avons plus que dix ans pour sauver la Terre ou l'humanité », personne ne comprend exactement ce qui est en jeu. Le fameux indicateur des 2°C à ne pas dépasser ne permet en rien de susciter des représentations adéquates de ce à quoi ressemblerait la vie humaine en société dans différentes régions du globe. Nous ne pouvons que constater l'ampleur de l'inculture scientifique chez les citoyens ainsi que chez nos élites dirigeantes et journalistiques qui ne lisent pas les articles géoscientifiques de l'Anthropocène parus dans les prestigieuses revues *Nature*, *Science*, *Philosophical transactions*, *Proceedings of the National Academy of Sciences*, comme cela a été bien souligné récemment dans une tribune parue dans *Le Monde* le 11 septembre 2020 (Archimbaud, Langlois, Méda). On a pu voir, que, à défaut, certains médias prenaient sérieusement cette question en charge en la vulgarisant, et en ouvrant une première porte vers l'accès aux savoirs scientifiques.

Bibliographie

Adams W.H.D. *The History, Topography, and Antiquities of the Isle of Wight*. London, Smith Elder, 1856.

Archimbaud, J., Langlois, F., Méda D. « Urgence climatique : l'écologie ne fait toujours pas partie du logiciel de la haute administration ». *Le Monde*, 11 septembre 2020.

Belting, H. *Pour une anthropologie des images*. Paris, Gallimard, 2004 [2001].

Bourg, D., Fragnière, A. *La pensée écologique – Une anthologie*. Paris, PUF, 2014.

Buffon, G. L. L. *Les époques de la nature*. Paris, Diderot Éditions, 1778 (éd. orig.).

Dana, J. D. *Manual of Geology: Treating of the Principles of the Science with special reference to American Geological History, of the use of Colleges, Academies, and Schools of Science*. Theodore Bliss & Co, Philadelphia/Trübner & Co., London, 1863.
DOI : 10.5962/bhl.title.61162

Debray, R. *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*. Paris, Gallimard, 1992.

Federau A. Philosophie de l'Anthropocène – Interprétation et épistémologie. Thèse de doctorat en cotutelle de l'Université de Lausanne et de l'Université de Bourgogne, soutenue en 2016.

Ferry, L. *La révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'uberisation du monde vont bouleverser nos vies*. Paris, Plon, 2016.

Fressoz J.-B. « Colón también descubrió el cambio climatico ». *El Pais*, 2016. https://elpais.com/elpais/2016/06/09/ciencia/1465489189_275680.html.

Goody, J. *Le vol de l'Histoire : Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Paris, Gallimard, 2010.

Grandcolas, P., « L'origine de l'épidémie de Covid-19 est liée aux bouleversements que nous imposons à la biodiversité ». *Le Monde*, 4 avril 2020.

Hadot, P. *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Paris, Gallimard, 1995.

Hadot, P. *La Philosophie comme manière de vivre*. Paris, Albin Michel, 2001.

Hadot, P. *Exercices spirituels et philosophie antique*. Paris, Albin Michel, 2002, [1993].

Hadot, P. *La philosophie comme éducation des adultes. Textes, perspectives, entretiens*. Paris, Vrin, 2019.

Haughton, S. *Manual of Geology*, F.R.S., &c. London: Longmans, Green and Co, 1865.

Hétier, R. « Aspiration numérique et mise à distance du corps ». *Recherches en éducation*, 18, janv. 2014, pp. 122-131.
DOI : 10.4000/ree.8548

Hétier, R. *L'humanité contre l'Anthropocène. Résister aux effondrements*. Paris, PUF, 2021 [à paraître].

Hétier, R. et Blocquaux S., « La caution scientifique au cœur des discours transhumanistes : de l'amortalité à l'immortalité ? » *Cahiers du numérique*, n° 3/4, 2017.

Jenkyn, T. W. « Lessons in Geology, XLIX. Chapter V. On the classification of rocks section ». *Popular Educator*, 4, 1874, pp. 312-316.

Kolbert, E. *La 6ème Extinction. Comment l'homme détruit la vie*. Paris, Vuibert, 2015.

Le Conte, J. *Religion and Science: a series of sunday lectures*. New York, D. Appleton, 1884.

Lewis S. L. et Maslin M. A. Defining the Anthropocene. *Nature*, 519, 2015, pp. 171-180.
DOI : 10.1038/nature14258

Lyell, C. *Principles of Geology, Vol. I, II, III*. Chicago: University of Chicago Press, 1990, [ed. or. 1830-1833].
DOI : 10.1017/CBO9780511701573

Marsh, G. P. *The earth as modified by human action: a new edition of "Man and Nature"*. New York, Arno Press, 1970 [ed. or. 1874].

Platon. *Phèdre*. Paris, Garnier-Flammarion, 1991. Trad. Monique Dixsaut.

Postman, N. *Il n'y a plus d'enfance*. Paris, Insep Consulting, 1996, [1982].

Quéau, P. *Le virtuel. Vertus et vertiges*. Paris, Champs Vallon, 1993.

Revkin, A. C. *Global warming: understanding the forecast*. New York: American Museum of Natural History, Environmental Defense Fund, Abbeville Press, 1992.

Robin, L. *et al*. Three galleries of Anthropocene. *The Anthropocene Review*, 1(3), 2014, pp. 207-224.

Shantser, E. V. « The Anthropogenic System (Period) ». *In The Great Soviet Encyclopedia*, vol. 2, New York: Macmillan, 1973, pp. 139-144.

Sherlock, R. L. *Man as a geological agent*. London, H. F. & G. Witherby, 1922.

Steffen, W. *et al. The Anthropocene: conceptual and historical perspectives. Philosophical Transactions of the Royal Society*, 369, 2011, pp. 842-867.

Stoppani, A. *Corso di geologia, vol. 2, Geologia Stratigrafica*. Milano, Bernardoni Brigola Editori, 1873.

Suess, E. *La face de la Terre*. Paris, Armand Colin, 1924.

Tisseron, Serge. *Rêver, fantasmer, virtualiser – Du virtuel psychique au virtuel numérique*. Paris, Dunod, 2012.

Tisseron, Serge, *Virtuel mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles technologies*. Paris, Albin Michel, 2008.

Vernadsky, V. *La biosphère*. Paris, Librairie Félix Alcan, ed. or. 1926, réed. Paris, Seuil, 2002.

Vial, S. *L'être et l'écran*. Paris, PUF, 2015, [2013].
DOI : 10.3917/puf.vials.2013.01

Wallenhorst, N. *L'Anthropocène décodé pour les humains*. Paris, Le Pommier, 2019.

Wallenhorst, N. *La vérité sur l'anthropocène*. Paris, Le Pommier, 2020.

Wallenhorst, N., Coatanéa, D. et Prouteau, F. et Coatanéa, D. (dir.). *Éduquer l'homme augmenté – Vers un avenir postprométhéen*. Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « Documents », 2018.

Whewell, W. *Of the Plurality of Worlds*. USA, Library of Alexandria, 1853.
DOI : 10.1017/CBO9780511692734

Notes

1 Nous développons dans cette partie des éléments qui ont été rapidement esquissés dans le deuxième chapitre d'un ouvrage de vulgarisation scientifique récemment publié *L'Anthropocène décodé pour les humains* (Wallenhorst, 2019).

2 Quelques siècles plus tôt, en juillet 1494, Christophe Colomb, a déjà l'intuition de la capacité de l'humanité d'agir sur le climat à partir d'une gestion de notre déforestation (il se réjouit de la capacité humaine à orienter le climat). (Fressoz, 2016)

3 Le point commun de ces précurseurs de l'idée d'impact global de l'activité humaine sur la Terre est d'appréhender cette situation de façon positive. Ce ne sont pas d'abord des évidences stratigraphiques qui sont à l'appui de leurs observations, mais l'intuition que les êtres humains sont fondamentalement différents des animaux et ont des capacités supérieures et globales (Lewis et Maslin, 2015, 173). Federau, dans sa « Genèse et géologie de l'Anthropocène » (2016, 53-86) montre bien que la façon d'appréhender l'humanité comme une force géologique se développe au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle chez un ensemble de géologues dont la plupart sont des hommes d'église. Leur appréhension d'une humanité créée ayant une finalité est une des raisons de cette conception de la puissance de l'humanité. À cette époque ce ne sont pas d'abord les dégâts de l'humanité sur l'environnement qui sont perçus, mais la puissance de transformation de la créature créatrice.

4 Derrière les faits (apparition, disparition, ré-apparition en 1955 de l'idée d'humanité comme force géologique), il y aurait un questionnement possible sur les éléments qui ont permis ces mouvements, au-delà de l'interruption par la guerre. Nous pouvons par exemple formuler

l'hypothèse (à vérifier) que cette idée a continué à circuler au sein des sociétés de protection de la nature.

5 Il est possible que s'agisse d'une erreur de l'auteur avec cette réduction d'*anthropos*. Du point de vue du succès médiatique du terme, il est probable que cette réduction ait joué en sa défaveur (car il ne convoque pas une réflexion anthropologique).

6 D'autres termes ont été utilisés pour mentionner l'importance globale de l'activité humaine (sans pour autant renvoyer à la puissance géologique de l'humanité). Ainsi, Michael Samways, un entomologiste d'Afrique du Sud, a créé le terme « homogénocène » pour signifier l'uniformisation du monde, ou le biologiste américain Michael Soulé parle de la période contemporaine comme de l'ère « Catastrophozoïque » (Kolbert, 2015).

7 Cet « air du temps » qui a conduit à une interrogation sur l'époque géologique contemporaine !

8 Ici il serait intéressant de questionner la façon dont la nomination a permis, si ce n'est a été nécessaire à un futur emballement médiatique. Nous percevons clairement que Crutzen, dans son intention initiale formulée dans l'article de 2000 puis reprise dans celui de 2002 souhaitait pointer du doigt les ravages systémiques de la révolution industrielle (en 1800 comme datation d'entrée dans l'Anthropocène).

9 L'émergence médiatique progressive de la terminologie « Anthropocène » a permis l'apparition de la figure de Greta Thunberg dont nous percevons combien elle a lu les grands articles géoscientifiques de l'Anthropocène (Wallenhorst, 2020) de Zalasiewicz, Steffen, Rockström, etc. Dans le cadre d'un autre article, il pourrait être intéressant de faire un travail systématique d'identification des sources sur laquelle s'appuie la jeune militante dans ses discours (les idées maîtresses des grands articles de l'Anthropocène sont très bien reprises).

10 Voir cependant https://www.francetvinfo.fr/monde/usa/presidentielle/donald-trump/etats-unis-les-propos-climatosceptiques-dedonald-trump-reveillent-la-colere-desdemocrates_4107019.html.

11 Aurélien Barrau est un bon exemple de « héros-héraut » : cheveux longs, tableau noir, astrophysicien (voir sa présentation dans l'interview de « Brut » : https://survivalisme-survie.fr/actualites/la-fin-du-monde-selon-aurelien-barrau/).

Pour citer cet article

Référence électronique
Renaud Hétier et Nathanaël Wallenhorst, « De l'idée d'humanité comme puissance de la nature à la mise en représentation de l'Anthropocène dans les médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 21 | 2021, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 26 octobre 2023. URL : http://journals.openedition.org/rfsic/10116 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rfsic.10116

Cet article est cité par

- Redondo, Cécile. Hétier, Renaud. Wallenhorst, Nathanaël. (2022) L'émancipation et ses limites en Anthropocène. *Spirale - Revue de recherches en éducation*, N° 70. DOI: 10.3917/spir.070.0037

Auteurs

Renaud Hétier
Professeur en sciences de l'éducation et de la formation à l'UCO Angers – PESSOA / CREN (EA2661) / LISEC (EA2310). renaud.hetier(at)uco.fr

Articles du même auteur

Le numérique en milieu scolaire : à la rencontre des autres ? Impacts du dispositif numérique sur l'éducation à l'altérité [Texte intégral]
Paru dans *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 17 | 2019

Nathanaël Wallenhorst
Maître de conférences HDR à l'UCO Angers – Docteur en science politique, en sciences de l'environnement et en sciences de l'éducation et de la formation – LISEC (EA2310). nathanael.wallenhorst(at)uco.fr

Droits d'auteur

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.